



HAL
open science

L'ÉVOLUTION DE L'HÉBREU ÉCRIT SANS HÉBREU PARLÉ ET SES EFFETS SUR LES LANGUES VERNACULAIRES

Yishaï Neuman

► **To cite this version:**

Yishaï Neuman. L'ÉVOLUTION DE L'HÉBREU ÉCRIT SANS HÉBREU PARLÉ ET SES EFFETS SUR LES LANGUES VERNACULAIRES . Dossiers d'HEL, 2016, Écriture(s) et représentations du langage et des langues, 9, pp.359-376. hal-01306924

HAL Id: hal-01306924

<https://hal.science/hal-01306924v1>

Submitted on 25 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**L'ÉVOLUTION DE L'HÉBREU ÉCRIT SANS HÉBREU PARLÉ
ET SES EFFETS SUR LES LANGUES VERNACULAIRES**

Yishaï Neuman

CENTRE DE RECHERCHE FRANÇAIS DE JÉRUSALEM

RÉSUMÉ :

La strate médiévale de l'hébreu ne correspond pas à de l'hébreu parlé, d'où un certain désintérêt pour l'hébreu médiéval ; c'est un idiome littéraire, certes, mais non sans retombées linguistiques. Un examen sommaire de quelques effets de l'hébreu médiéval sur les langues vernaculaires justifie l'intérêt linguistique pour cette strate et affirme le statut autonome de l'écriture et son rôle actif dans la sphère sémiotique, à côté de la langue.

MOTS-CLEFS : hébreu non vernaculaire ; évolution de l'écrit sans pendant parlé ; autonomie sémiotique de l'écrit ; transfert scripto-linguistique ; vernacularisation ; formation linguistique *ex scripto*

ABSTRACT:

The Medieval stratum of Hebrew corresponds to no spoken Hebrew, whence a certain loss of interest for Medieval Hebrew; a literary idiom, certainly, but not lacking linguistic consequences. A succinct survey of some effects of Medieval Hebrew on the vernaculars makes the case for a linguistic interest in this stratum of Hebrew and affirms the autonomous status of writing and its active role in the semiotic sphere, besides language.

KEY WORDS: non-vernacular Hebrew; written-language evolution without spoken counterpart; semiotic autonomy of writing; scripto-linguistic transfer; vernacularization; written-originated linguistic formation

L'évolution de l'hébreu écrit sans hébreu parlé

QUEL INTÉRÊT LINGUISTIQUE POUR L'HÉBREU MÉDIÉVAL ?

L'hébreu comme langue vernaculaire connaît une rupture de dix-sept siècles, entre la fin du II^e siècle et la fin du XIX^e siècle, alors que le grapholecte hébreu continue à servir comme outil de communication écrite entre Juifs et ne connaît pas de rupture, ni par ses scripteurs ni par ses lecteurs. Cet hébreu écrit, dépourvu d'hébreu parlé, est désigné par l'expression générique *hébreu médiéval*. De par son emploi continu, l'hébreu médiéval ne cesse d'évoluer au cours des siècles. Il s'enrichit de néologismes lexicaux, sémantiques, syntaxiques et stylistiques comme s'il accompagnait une langue vernaculaire qu'on intitulerait « hébreu ». Il s'agit donc d'une « langue littéraire » qui est néanmoins « vivante », même sans pendant parlé. Mais c'est précisément le manque d'un hébreu médiéval vernaculaire qui fait qu'au début du XX^e siècle, quand la linguistique réclame la place des langues vernaculaires comme *seul* objet légitime d'enquête linguistique, il arrive que l'on refuse à l'hébreu médiéval tout intérêt linguistique. Cette vision est bien représentée par Nöldeke (1911, p. 622) dans son article « Semitic Languages » :

From the beginning of the middle ages down to our own times the Jews have produced an enormous mass of writings in Hebrew, sometimes closely following the language of the Bible, sometimes that of the Mishnah, sometimes introducing in a perfectly inorganic manner a great quantity of Aramaic forms, and occasionally imitating the Arabic style. The study of these variations has but little interest for the linguist, since they are nothing but a purely artificial imitation, dependent upon the greater or less skill of the individual. The language of the Mishnah stands in much closer connexion with real life, and has a definite *raison d'être*; all later Hebrew is to be classed with medieval and modern Latin. The dream of some Zionists, that Hebrew—a would-be Hebrew, that is to say—will again become a living, popular language in Palestine, has still less prospect of realization than their vision of a restored Jewish empire in the Holy Land. Much Hebrew also was written in the middle ages by the hostile brethren of the Jews, the Samaritans; but for the student of language these productions have, at the most, the charm attaching to curiosities.

**Medieval
and
Modern
Hebrew.**

Theodor Nöldeke (1836-1930) est sans aucun doute l'un des sémitisants les plus éminents de son temps, mais la vision qu'il articule dans la *Britannica* de 1911 comporte non seulement une prophétie avérée comme une flagrante imprécision, mais surtout deux erreurs logiques. L'une est liée à la vision générale des rapports entre la langue et l'écriture, comme si l'écriture représentait la langue et que toute production écrite qui ne le faisait pas était « artificielle ». L'autre erreur concerne la place de l'hébreu médiéval, trop souvent ignorée, comme *agent de formation des langues vernaculaires* – contemporaines et futures, d'où une erreur d'évaluation concernant les effets linguistiques de cet hébreu écrit.

0.1. L'hébreu médiéval ne représente pas un hébreu parlé

D'un point de vue général, se désintéresser de l'hébreu médiéval en raison de l'absence d'un pendant parlé contemporain, portant le même nom, revient à dire que l'intérêt pour l'écrit ne serait défendable que seulement s'il représente une langue qui est parlée, et exclusivement par des locuteurs natifs. Ainsi, nous dirait-on, il est légitime que les linguistes s'intéressent au latin de l'Antiquité, dont les traces sont pourtant exclusivement écrites, puisqu'il représente le

latin encore parlé ; mais le latin médiéval – il faut l'exclure de la recherche linguistique, puisqu'il ne représente aucune langue, car au Moyen Âge le latin est devenu une langue morte. Si on suit le même raisonnement, l'hébreu médiéval ne présente pas d'intérêt linguistique non plus, car il ne représente pas la langue de ses scripteurs, l'hébreu étant alors « langue morte ». Ce type de raisonnement est pourtant sans fondement, puisque le principe même de l'écriture est qu'elle ne représente pas la langue ; au mieux, l'écriture coexiste avec les codes sémiotiques de son entourage et de son histoire – linguistiques et scripturaux – et entretient avec eux un jeu de transferts réciproques, dont « langue → écriture » et « écriture → langue ». Les rapports entre la langue et l'écriture ne doivent pas être réduits à la représentation puisqu'ils sont bien plus riches et complexes. Alors que parler est un instinct naturel, inhérent aux humains et acquis au cours de la socialisation des enfants, écrire est un *art* que l'on étudie ou non, d'où son caractère intrinsèquement *artificiel*. Il s'ensuit que les idiomes écrits sont artificiels, par définition, et que l'absence d'un hébreu parlé au Moyen Âge ne fait donc pas de l'hébreu médiéval le seul idiome artificiel.

0.2. L'hébreu exclusivement écrit : agent de formation et d'évolution linguistiques

D'un point de vue spécifique à l'hébreu, l'intérêt linguistique pour l'hébreu médiéval se justifie même si l'on croit que seules les langues vernaculaires ou leurs « représentations graphiques » méritent l'attention des linguistes. Quoique grapholecte sans langue lui étant contemporaine, l'hébreu médiéval a joué un rôle actif dans la formation des langues de ses scripteurs et dans celles de leurs descendants. En effet, l'hébreu médiéval, de par son contact social et cognitif avec les langues parlées par les Juifs, a affecté les langues vernaculaires, non seulement des Juifs, mais aussi les langues environnantes, parlées par des non juifs.

Le contact de l'hébreu écrit avec les langues vernaculaires et avec les corpus littéraires est constant et les transferts sont réciproques. Les langues parlées par les Juifs s'enrichissent ainsi de formes nouvelles, synchroniquement *ex scripto*, d'où la plupart des mots d'origine hébraïque en yiddish, en judéo-espagnol, en judéo-arabe. L'hébreu écrit de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle se sert des développements scripturaux cumulés et acquiert ainsi une haute agilité d'expression, étant partiellement à l'image des langues parlées par ses scripteurs et des littératures non hébraïques qu'ils connaissent. Cet hébreu « sans intérêt », non parlé mais en pleine effervescence, devient alors la plateforme pour la vernacularisation de formes écrites à une échelle sans précédent, vernacularisation dont le point culminant s'articule dans l'apparition de l'hébreu parlé au tournant du XX^e siècle.

Le transfert sémiotique du type *écriture* → *langue* n'est pas réservé au cas particulier où l'hébreu écrit est le code source du transfert. Mais ce cas particulier jouit d'une richesse sans égale dans l'histoire des langues et le fait qu'il affecte les langues vernaculaires justifie un intérêt proprement linguistique pour ce code source. Le présent cadre ne permet d'en proposer qu'une revue très sommaire.

1. LES EFFETS LINGUISTIQUES DE L'HÉBREU AMORAÏQUE, NON PARLÉ

L'histoire linguistique et l'histoire littéraire de l'hébreu sont telles que la périodisation de l'hébreu nécessite une clarification. L'hébreu classique se subdivise en *hébreu biblique*, lui-même périodisé en hébreu archaïque, préexilique et postexilique ; et en *hébreu mishnique*, qui est postérieur à la période biblique. Tout le monde s'accorde à dire que l'hébreu biblique correspond à des variantes d'hébreu parlé.

L'évolution de l'hébreu écrit sans hébreu parlé

Pour l'hébreu mishnique, en revanche, on est passé d'une vision réductrice, toujours en cours au XIX^e siècle, qui voyait dans cet hébreu une langue littéraire sans pendant parlé, à l'autre extrême, à commencer par Segal, qui, dans une importante publication de 1908, démontre que l'hébreu mishnique correspondait à une langue vernaculaire, proprement hébraïque. Plus tard au XX^e siècle, la linguistique hébraïque a affiné ses méthodes d'enquête pour parvenir à la subdivision chronologique de l'hébreu mishnique en (1) *hébreu tannaïtique*, de l'époque où l'hébreu était encore parlé à côté de l'araméen, et en (2) *hébreu amoraïque*, produit quand l'hébreu, comme langue vernaculaire, est définitivement supplanté par le grec et par l'araméen.

Le corpus littéraire qu'est l'hébreu amoraïque constitue donc la première manifestation d'un hébreu écrit sans hébreu parlé. Cet hébreu fait apparaître, pourtant, des traits structuraux nouveaux dont certains ne sont pas imputables à l'influence de l'araméen. Ceux de ces traits qui sont restés en hébreu littéraire, au point d'intégrer l'hébreu vernacularisé de l'ère moderne, et qui font partie intégrante de l'hébreu israélien parlé, constituent un argument en faveur de l'intérêt que la linguistique, même dans sa définition la plus étroite, doit porter aux évolutions de l'hébreu écrit sans hébreu parlé.

1.1. L'émergence d'une distinction entre ל-כ-א ?KL « manger » et ל-כ-ע ?KL « digérer »

Il est un fait établi que l'araméen babylonien, parlé par les auteurs du Talmoud babylonien, avait perdu l'articulation pharyngale : les phonèmes sémitiques /h/ et /ʕ/, correspondant aux lettres ח et ע en hébreu et ح et ع en arabe, avaient fusionné avec les consonnes glottales fricative pour l'une [h] et occlusive pour l'autre [ʔ], correspondant aux lettres ה <h> et א <ʔ> en hébreu (et ه et ع / ʔ en arabe). Pour le phonème sémitique /ʕ/, cela signifie que l'orthographe des mots hébreux et araméens oscillait entre ע <ʕ> et א <ʔ>, selon la maîtrise de l'orthographe par tel ou tel scripteur. Ainsi, il arrivait qu'un mot en */ʔ/ soit orthographié en ע <ʕ>.¹

Tel est le cas de la racine ל-כ-א ?-K-L. Dans un premier temps, à savoir en hébreu biblique et en hébreu mishnique, cette racine signifie à la fois « manger » et « consumer » ; ensuite, le Talmoud babylonien introduit la distinction graphémique entre ל-כ-א ?-K-L pour « manger », mais ל-כ-ע ?-K-L pour « consumer », et cette distinction a été adoptée par les éditions imprimées. Plus tard, dans un processus que l'on observe dans les textes de l'hébreu médiéval, le verbe employé métaphoriquement selon le passage mishnique יתעכל מזון שבמעיו *yit 'akel mazon še-be-me'av* « la nourriture dans les intestins sera consommée » était pris d'une manière elliptique, et la graphie en ע, progressivement stabilisée dans ce sens spécifique, a donné lieu à une nouvelle racine ל-כ-ע ?-K-L, distincte de ל-כ-א ?-K-L, au nouveau sens de « digérer » (Blau 1970, p. 51, n.19).

La distinction médiévale, inorganique à l'hébreu classique, a été vernacularisée en hébreu moderne, ayant donné lieu à toute une famille de termes : לַעֲכַל *le'akel* « digérer » et métaphoriquement « comprendre un fait complexe ou émotionnellement difficile », עֲכַל *'ikul* « digestion, etc ». Mieux : l'inventaire phonémique du dialecte arabisé (ou « oriental ») de l'hébreu israélien comporte le phonème sémitique /ʕ/ et ce phonème figure dans la nouvelle racine ?-K-L, pourtant sans fondement en hébreu classique, car créée *ex scripto*.

¹ La translittération de l'hébreu et de l'arabe est marquée ici par des parenthèses pointées : < >. La transcription de l'hébreu médiéval, non vernaculaire, pose le problème du choix : ici elle est faite pour des non spécialistes de l'hébreu et se veut donc pratique, abstraction faite de conventions qui l'assimilent à l'hébreu biblique.

Yishai Neuman

1.2. Les tournures syntaxiques de אָסוּר 'asur « interdit

Sémantiquement, l'adjectif passif אָסוּר 'asur évolue du sens concret « ligoté, incarcéré » en hébreu biblique vers le sens métaphorique abstrait « interdit » en hébreu postbiblique (Sarfatti 1985, p. 129). Syntaxiquement, les tournures du terme « interdit évoluent à l'intérieur de l'hébreu mishnique entre la tournure où le sujet est humain גַּד אָסוּר מִלַּעֲשׂוֹת *Gad 'asur mi-la'asot* « Gad est interdit de faire » « Gad n'a pas le droit de faire » et la tournure à sujet impersonnel avec un complément datif introduisant l'agent לְגַד אָסוּר לַעֲשׂוֹת *'asur le-Gad la'asot* « (il est) interdit à Gad (de) faire » « Gad n'a pas le droit de faire ». D'un point de vue chronologique, la première tournure relève de l'hébreu tannaïtique et la seconde relève de l'hébreu amoraïque (Breuer 1987, p. 132-134 ; 1998, p. 134-136). Cette évolution émane donc de l'hébreu qui n'était plus parlé. Or, l'origine vernaculaire de l'une et littéraire « artificielle » de l'autre n'a nullement enlevé à la seconde sa primauté dans la littérature hébraïque postérieure. En conséquence, la vernacularisation de l'hébreu écrit en langue parlée n'a pas incorporé la tournure tannaïtique אָנִי אָסוּר *'ani 'asur* « je suis interdit de » mais la tournure amoraïque לִי אָסוּר *'asur li* « il m'est interdit ».

2. LES EFFETS LINGUISTIQUES DE L'HÉBREU DES TRADUCTIONS MÉDIÉVALES

Alors que l'Europe traversait le Moyen Âge, la civilisation arabe jouissait d'une floraison culturelle remarquable. L'arabe a suivi une évolution considérable, en grande partie grâce aux traductions en arabe des œuvres grecques issues de l'Antiquité, souvent par la médiation du syriaque des Chrétiens d'Orient. L'hébreu reste alors loin derrière ce développement. C'est ainsi que dès le X^e siècle, pour rédiger des œuvres de philosophie, théologie, grammaire et sciences, domaines dans lesquels l'hébreu n'avait pas encore mis au point les outils d'expression adéquats, les auteurs juifs avaient recours à l'arabe (en caractères hébreux). Mais les Juifs, en bonne part, habitaient en Asie Mineure et en Europe et n'avaient donc pas accès aux œuvres de leurs coreligionnaires arabophones. C'est pour y remédier qu'un mouvement de traducteurs de l'arabe vers l'hébreu voit le jour. Or, l'hébreu ne disposait toujours pas des moyens d'expression adéquats susceptibles de véhiculer des notions nouvelles. C'est au cours de ce processus de traduction depuis l'arabe, que les traducteurs ont dû enrichir l'hébreu et l'adapter à l'érudition arabe médiévale. Cette actualisation de l'hébreu a été un jalon déterminant de sa mise au point pour les générations futures. Cela peut être illustré par la présentation d'un échantillon de quelques arabismes apparus dans l'hébreu des traductions qui, au moment où l'hébreu littéraire a été vernacularisé, ont été intégrés en hébreu moderne au même titre que les éléments organiques de l'hébreu classique.

2.1. Emprunt lexical à l'arabe

Parmi les néologismes linguistiques de l'hébreu médiéval dont la formation a été inspirée par l'arabe, l'emprunt lexical direct représente 5% seulement (80 mots). Une partie de ces mots a été adoptée par la littérature hébraïque ultérieure et ensuite vernacularisée en hébreu moderne, parfois avec une variation sur le sens. Parmi ces éléments on peut citer אֶפֶק *'ofeq* « horizon » (de أَفُق *'ufq*), הַנְּדָסָה *handasa* « géométrie » (de هَنْدَسَة *handása*), en hébreu moderne aussi « le métier d'ingénieur », חֶקֶן *xóken* « lavement » (حُقْنَة *húqna*), לַחֵן *láchan* « mélodie » (لَحْن *lahn*), מֶרְכָּז *merkaz* « centre » (مَرْكَز *márkaz*), נֶמֶשׁ *némeš* « tache de rousseur » (نَمَش *námaš*), פְּדָף *tsédef* « coquille, coquillage » (صَنْدَفَة *šúdfa*), קוֹטֵב *kótev* « pôle » (قُطْب *quṭb*), קוֹטֵר *koter* « diamètre » (قוטר *quṭr*), תַּאֲרִיخַ *ta'arix* « histoire, date » (تَارِيخ *ta'rīx*), en hébreu moderne seulement « date ». Ces mots sont passés de l'arabe dans le grapholecte hébreu et non dans une langue

L'évolution de l'hébreu écrit sans hébreu parlé

parlée quelconque, mais au-delà de l'intérêt culturel et historique que l'on peut éprouver pour ces éléments, l'attention purement linguistique qu'ils méritent réside dans le fait qu'ils ont eu un effet linguistique ultérieur.

2.2 Dérivation morphologique calquée sur des mots arabes

À la différence de l'emprunt lexical, le calque morphologique ne laisse pas facilement transparaître l'origine étrangère des néologismes et donne aux usagers non avertis le sentiment qu'ils emploient des mots purement autochtones. Ainsi, pour des raisons d'ordre identitaire, les traducteurs qui devaient combler des lacunes lexicales en hébreu par rapport à l'arabe, plutôt que d'emprunter des mots, ont préféré la formation de néologismes fondés sur des morphèmes hébreux dont seuls la juxtaposition et l'emploi sont calqués sur l'arabe. Par la suite, nombre de ces néologismes, purement littéraires au moment de leur formation et pendant les siècles qui ont suivi, ont été vernacularisés en hébreu moderne.

Prenons par exemple les substantifs abstraits qui ont été formés sur la base des pronoms interrogatifs. À l'instar du substantif abstrait arabe كَيْفِيَّة *kayfiyya* « qualité », formé de l'interrogatif كَيْف *káyfa* « comment » et du suffixe d'abstraction -يَّة *-iyya*, les traducteurs ont eu recours à l'interrogatif hébreu אֵיךְ *'ex* « comment » et au suffixe d'abstraction -ות *-ut* pour former le substantif abstrait אֵיכוּת *'exut* « qualité »; par la même modalité de formation ont vu le jour les termes כְּמוּת *kamut* « quantité » (de כְּמִיָּה *kammíyya*) et מְהוּת *mahut* « essence » (de מְהִיָּה *māhíyya*). C'est là un exemple de formation certes savante mais d'une telle nécessité pour l'expression de la pensée moderne, qu'il est impossible d'envisager l'avènement de l'hébreu comme langue d'une civilisation moderne, sans l'apport de ces termes.

Le dictionnaire d'Even-Shoshan (2003) marque l'adverbe לְמִשָּׁל *le-mašal* « par exemple » comme un néologisme moderne. Or, cet adverbe existe déjà en tant qu'hébraïsme en yiddish parlé, sous forme de *lemóšl*. Cela laisse supposer qu'il s'agit là d'une formation médiévale, éventuellement calquée sur l'arabe مَثَلًا *máthalan* « par exemple », étant donné qu'à la fois מִשָּׁל *mašal* en hébreu classique et مَثَل *máthal* en arabe signifient « fable, proverbe ». En effet, une recherche dans le corpus recueilli par le projet *Responsa* de Bar-Ilan signale que ce vocable figure dans ce sens déjà dans les *Responsa* de Maïmonide (1138-1204). Cet adverbe serait alors un néologisme de l'hébreu médiéval, dont la formation a probablement été inspirée par l'arabe, mais que le yiddish aurait vernacularisé. Courant en yiddish, l'adverbe est resté sur les lèvres des pionniers yiddishophones de l'hébreu parlé à l'ère moderne.

2.3. Élargissement de sens à base sémantique

Plutôt que de recourir à l'emprunt lexical ou à la formation de néologismes par calque morphologique, les traducteurs ont le plus souvent choisi, consciemment ou non, d'employer un mot hébreu existant avec un sens qu'un mot partiellement équivalent avait en arabe. Ils étendaient par-là l'équivalence de sens qui existait déjà entre deux termes.

Par exemple, le verbe arabe أَفَفَ *'allafa* signifie à la fois « connecter, attacher, mettre ensemble » et « rédiger » mais son équivalent partiel חִבֵּר *hibber* ne signifie en hébreu classique que « joindre, mettre ensemble ». Dans les traductions médiévales, le verbe hébreu commence à être employé aussi dans le second sens du verbe arabe. En effet, le dictionnaire de Ben-Yehouda alloue deux entrées à ce verbe, l'une pour le sens classique et l'autre pour le sens plus récent, originaire de l'arabe. Désormais, l'hébreu moderne emploie la racine ח-ב-ר *H-B-R* tout entière pour véhiculer les deux sens, d'où les termes חִבּוּר *xibur* « connexion »;

Yishaï Neuman

essai, מְחַבֵּר *mexaber* « auteur », מְחַבֵּר *mexubar* « connecté », מְחַבֵּר *maxbar* « connecteur », מְחַבֵּר *maxbêret* « cahier », הִתְחַבֵּר *hitxaber* « se connecter ».

De même, le verbe arabe نَبَّأَ *nábbaha* signifie à la fois « réveiller » et « faire remarquer, attirer l'attention », mais son équivalent partiel העיר *he'ir* ne signifie en hébreu classique que « réveiller ». Dans les traductions médiévales, le verbe hébreu commence à être employé aussi dans le second sens du verbe arabe. La nouvelle polysémie est restée en hébreu médiéval et l'hébreu moderne emploie ce verbe dans les deux sens, le classique avec l'accusatif העיר מישהו *he'ir miše'hu* « réveiller quelqu'un » et le médiéval avec le datif העיר לְמִשְׁהוֹ *he'ir máše'hu l-miše'hu* « faire remarquer quelque chose à quelqu'un ».

2.4. Élargissement de sens à base phonétique

L'origine de l'élargissement sémantique n'est pas nécessairement une équivalence partielle de sens. Une proximité phonétique peut suffire pour engendrer le transfert sémantique d'un mot arabe vers un mot hébreu. Dans certains cas, le facteur phonétique peut coexister avec un facteur sémantique.

En effet, la proximité phonétique de l'hébreu גָּשֶׁם *géšem* « pluie » et de l'arabe جِسْم *ġism* « corps » favorise le transfert du sémantisme arabe vers le terme hébreu. Ainsi, les mots formés par la racine arabe ج.س.م Ĝ-S-M véhiculent des notions comme « incarner, réaliser », « réalisation », « corporel », « matériel », et la racine phonétiquement proche ג-ש-מ G-Š-M, qui en hébreu classique n'évoque que « pluie », commence en hébreu médiéval à véhiculer les notions de ج.س.م Ĝ-S-M en arabe. Par conséquent, la racine ג-ש-מ G-Š-M en hébreu moderne est la composante à la fois des termes גָּשֶׁם *géšem* « pluie » et גָּשֶׁם *gašum* « pluvieux » relevant du sémantisme classique mais aussi גָּשְׁמִי *gašmi* « matériel, mondain », מְגֻשָּׁם *meġušam* « massif, maladroit », הִגְשִׁים *hiġšim* « réaliser (idéal, rêve) » et הַגְשָׁמָה *haġšama* « réalisation », originaires de l'enrichissement de sens à l'issue du contact avec l'arabe.

De même, la proximité phonétique entre הֶשֶׁק *héšeq* « volonté » et عِشْق *išq* « amour, passion » est à l'origine de l'enrichissement sémantique du terme hébreu par la signification « passion, désir sexuel » en hébreu médiéval, d'où la polysémie de la racine ח-ש-ק Ḥ-Š-Q en hébreu moderne. Pour illustrer le double sens de l'épithète נְחֻשֶׁקֶת *nexšéket* « désirée », on peut citer le roman רחוק מן הדרך הנחשקת « Loin de la voie désirée » M. Gilboa (1997) et le titre hébreu du roman de poche הנחשקת « La désirée », traduit de l'anglais *The Desired* (C. Brown, 1959).

2.5. Formation de la terminologie poétique

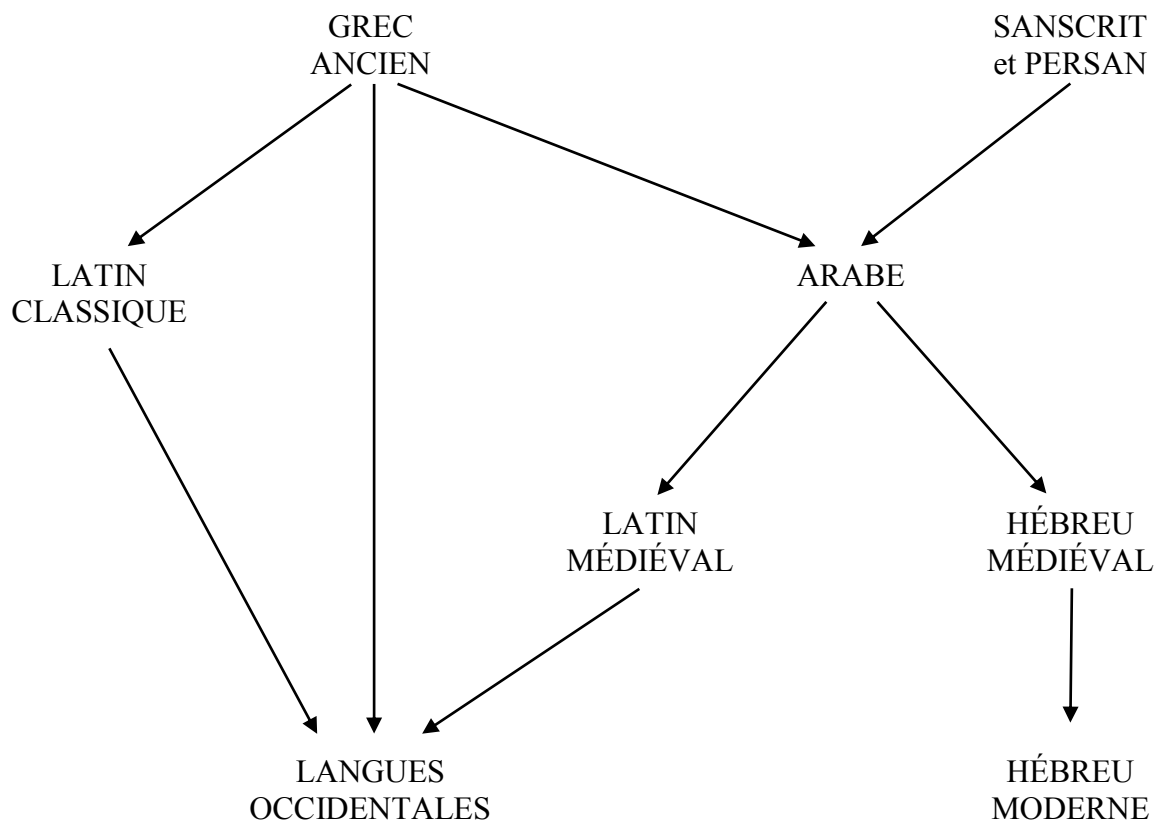
La terminologie technique relative à la poésie hébraïque composée en Andalousie est calquée sur la terminologie arabe. Ainsi, le substantif arabe نَظْم *naẓm* signifie généralement « perle, rangée de perles » et dans la terminologie poétique aussi « vers, rime ». L'hébreu חָרֹז *haruz* signifie initialement « perle, objet enfilé » et sous l'influence de l'arabe aussi « vers, rime », dont le sens « rime » sert en hébreu moderne. L'arabe بَيْت *bayt* signifie principalement « maison » (pluriel بُيُوت *buyūt*) et dans la langue poétique aussi « strophe » (pl. أَبْيَات *'abyāt*). Par élargissement analogue, l'hébreu בַּיִת *báyit* « maison » acquiert dans les œuvres médiévales le sens de « strophe ». L'arabe وَزْن *wazn* signifie tout d'abord « poids » et par extension aussi « mètre » ; par analogie, l'hébreu מִשְׁקָל *mišqal* « poids » signifie également « mètre » dans les traités portant sur la poésie. Cet héritage taxinomique fait partie intégrante du vocabulaire de l'hébreu moderne.

L'évolution de l'hébreu écrit sans hébreu parlé

2.6. Formation de la terminologie grammaticale

Alors que les œuvres massorétiques font apparaître une réflexion grammaticale implicite (Dotan 1990), la réflexion grammaticale formulée explicitement naît sous les plumes de Juifs arabophones, bien versés dans la grammaire arabe. De ce fait, l'arabe est source d'inspiration pour la terminologie grammaticale de l'hébreu. Tout d'abord, la racine type arabe ف.ع.ل F-ʿ-L est à l'origine d'un emploi parallèle de la racine hébraïque congénère פ-ע-ל P-ʿ-L dans les noms des schèmes verbaux et dans les schèmes nominaux, et ce malgré son caractère peu pratique pour l'hébreu, car en hébreu, à la différence de la situation en arabe, le /ʿ/ ne peut pas être géminé. Ensuite, puisque l'arabe مَبْنَى *mabna* véhicule à la fois le terme général « édifice » et, par une métaphore lexicalisée, le terme grammatical de « conjugaison, schème verbal », l'hébreu בִּינְיָן *binyan*, qui en hébreu classique signifie « édifice, construction », se met à véhiculer lui aussi cette notion grammaticale, notamment dans les traités grammaticaux qui ont été rédigés ou traduits en hébreu médiéval. L'arabe وَزْن *wazn* signifie tout d'abord « poids » et par extension aussi « schème morphologique » ; par analogie sémantique, l'hébreu מִשְׁקָל *mišqal* « poids » véhicule la même notion pour l'hébreu. L'arabe فِعْل *fiʿl* « acte » véhicule aussi le terme grammatical de « verbe » et par analogie l'hébreu פְּעַל *poʿal* « acte » signifie, à partir du X^e siècle, aussi « verbe ». L'arabe أَصْل *ʿasl* « racine (botanique) » signifie aussi « racine grammaticale » et l'hébreu שְׁרֵשׁ *šoreš* « racine » a pris aussi ce sens grammatical. Enfin, la racine נ-ו-ע N-W-ʿ « bouger » existe en hébreu classique et l'hébreu médiéval a dérivé le nom d'action תְּנוּעָה *tnuʿa* « mouvement », mais puisque l'arabe حَرَكَة *ḥaraka* « mouvement » signifie aussi « voyelle », le néologisme médiéval a pris ce sens aussi, retenu par l'hébreu moderne.

2.7. L'arabe médiéval comme agent de convergence entre l'hébreu et les langues occidentales modernes



Yishaï Neuman

La terminologie philosophique du grec ancien est arrivée en Europe à travers trois canaux : le latin classique, l'arabe (au moyen du latin médiéval) et le grec lui-même. Des termes sanscrits et persans sont passés en arabe pour ensuite être transmis eux aussi au latin médiéval et de là dans les langues occidentales. Or, l'arabe comme agent de transmission de la terminologie grecque, persane et sanscrite avait aussi pour langue cible, en plus du *latin* médiéval, l'*hébreu* médiéval. C'est ainsi que se confirme la place de l'arabe médiéval comme nœud de traduction ciblant à la fois les langues occidentales et l'hébreu moderne (Sarfatti 1985, p. 257).

De la même manière que le latin médiéval, idiome littéraire cible des traductions scientifiques depuis l'arabe, a nourri les lexiques des langues occidentales modernes, l'hébreu médiéval, lui aussi idiome littéraire cible des traductions scientifiques depuis l'arabe, a nourri l'hébreu moderne. L'arabe, par son rôle de source de traduction, est alors responsable d'un rapprochement terminologique entre les deux idiomes littéraires médiévaux et, par conséquent, de la place de l'hébreu moderne dans le faisceau linguistique mieux connu comme le *Standard Average European*. Voyons quelques exemples.

L'arithmétique de l'Antiquité gréco-latine ne connaissait pas les fractions et c'est pourquoi le grec et le latin anciens n'ont pas le terme véhiculant la notion de « fraction ». Puisque le verbe arabe كَسَرَ *kásara* signifie « casser » et que son nom d'action كَسْر *kasr* « fracture » véhicule aussi la notion arithmétique qui sera connue plus tard par le terme « fraction », les traductions latines des traités arabes d'arithmétique font apparaître le terme *fractio* au sens « fraction » puisque c'est le nom d'action du verbe latin *frangere* « casser ». Par la formation savante, ce néologisme latin médiéval a engendré l'italien *frazione*, l'espagnol *fracción* (mais aussi *quebrado* de *quebrar* « casser ») et l'allemand *Bruch* par calque sémantique selon *brechen* « casser ». Dans le canal parallèle arabe → hébreu, par le même procédé de calque sémantique, l'arabe كَسْر *kasr* « fraction » est aussi à l'origine du substantif l'hébreu שֶׁבֶר *šéver* dont le sens classique est « fracture », en corrélation avec le verbe שָׁבַר *šavar* « casser ». C'est donc grâce aux traductions de l'arabe en hébreu médiéval et en latin médiéval que les langues modernes, l'hébreu, d'une part, et les langues européennes, d'autre part, partagent la polysémie de « fracture » et de « fraction ».

Toujours en arithmétique : le sanscrit *mula* véhicule d'abord le terme botanique de « racine » et, par métaphore, le terme arithmétique de « racine carrée ». L'arabe a assigné cette polysémie au terme جَذْر *ǧiḍr* « racine » en ajoutant au sens botanique le sens arithmétique. Par le canal des traductions de l'arabe en latin médiéval, cette polysémie a affecté le terme latin *radix*, d'où l'anglais *root* et l'allemand *Wurzel*. Et par le canal parallèle, c'est également l'arabe qui est à l'origine de la polysémie de l'hébreu שֹׁרֵשׁ *šóreš* en botanique et en arithmétique.

3. LES NÉOLOGISMES DE RASHI DE TROYES (1040-1105)

Les termes יהדות *yahadut* « judaïsme », אזרחי *'ezraxi* « civil », מאסר *ma'asar* « détention » et משמעות *mašma'ut* « signification », tous d'un emploi usuel en hébreu moderne, sont venus au monde sous la plume de Rashi (acronyme de Rabbi Shlomo Itzhaki), commentateur juif important et auteur de quelque 1300 néologismes lexicaux et sémantiques. Puisque les sources qu'il employait sont rédigées tantôt en hébreu, tantôt en araméen, Rashi procède souvent par l'hébraïsation d'énoncés araméens et enrichit ainsi l'inventaire expressif de l'hébreu (Gamliel 2008), procédé qui s'avèrera bien productif pour la formation lexicale et phraséologique en hébreu moderne, littéraire et ensuite parlé (Bar-Asher 1996). Rashi est aussi la source de termes comme בדיחן *badhan* « humoriste » et גלח *galah* « prêtre », que le yiddish parlé a adoptés mais qui n'ont pas vécu en hébreu en dehors de leur statut d'hébraïsmes en yiddish.

L'évolution de l'hébreu écrit sans hébreu parlé

Enfin, il faut savoir que, pour bien des éléments que l'on croit pouvoir faire dériver de l'œuvre de Rashi, celle-ci a sans doute servi de vecteur pour la transmission de termes et de significations qui lui préexistaient et qui étaient déjà en usage dans l'hébreu livresque des Guéonim (ca. 600-1100), dont toute l'œuvre n'a pas été conservée. Créateur de certains éléments, transmetteur d'autres, Rashi constitue un jalon important dans l'évolution de la langue hébraïque pendant sa période non vernaculaire (Rabin 1974, 1999).

4. ÉVOLUTION DE L'HÉBREU MÉDIÉVAL DANS LE DOMAINE DE LA PHILOSOPHIE

Une part des éléments que l'hébreu moderne a retenue, parmi les néologismes médiévaux, provient des écrits philosophiques, qu'il s'agisse d'œuvres originales ou de traductions de l'arabe en hébreu.

4.1. Les termes בכח *be-ḵóah* « en puissance » et בפעל *be-fó'al* « en acte »

Aristote oppose deux états qui sont, d'une part, κατὰ δύναμιν « en puissance » et, d'autre part, ἐντελεχεία « en acte ». Dans les traductions du grec en arabe, ces termes apparaissent comme بِالْقُوَّةِ *bi-l-qúwwa* et بِالْفِعْلِ *bi-l-fi'l*. Dans sa traduction du *Guide des égarés* de l'arabe en hébreu, Samuel ibn-Tibbon (1150-1230) véhicule ces notions par les termes בכח *be-ḵóah* et בפעל *be-fó'al*, tous les deux calqués morphologiquement et alignés sémantiquement sur les sémantismes arabes d'origine grecque. L'hébreu médiéval a créé également l'expression אל הפעל הכח מן הוציא להוסי *lehoši min ha-kóah 'el ha-pó'al* « mettre en œuvre » et tous les éléments qui sont mentionnés ici sont entrés en hébreu moderne. Parmi celles-ci on peut citer l'expression elliptique courante לפועל להוסי *lehotsi la-pó'al* « réaliser, mettre en œuvre » (Kaddari 1970, p. 14-17 ; Sarfatti 1985).

4.2 La locution מציאות מחויב המציאות *mehuyav ha-meši'ut* « inévitable »

La notion philosophique d'« inévitable » apparaît dans les écrits philosophiques arabes sous la locution واجب الوجود *wāǧib al-wuǧūd*, que les tibbonides ont traduit par מציאות מחויב המציאות *mehuyav ha-meši'ut*. Sans entrer dans les détails, le fait que cette expression, sous la forme de *mehuyav ha-meši'ut*, soit courante en hébreu moderne est le résultat d'une manipulation littéraire qui, en donnant lieu à une nouvelle forme linguistique quelques siècles plus tard, illustre le rôle de l'hébreu médiéval dans la formation de l'hébreu moderne (Kaddari 1970, p. 21-23).

5. L'EFFET DE L'HÉBREU LIVRESQUE SUR LES LANGUES VERNACULAIRES MÉDIÉVALES

Les langues juives comme le judéo-araméen, le yiddish, le judéo-espagnol et le judéo-arabe sont connues pour les composantes hébraïques de leurs lexiques. À première vue, on serait tenté d'attribuer les mots hébreux dans les langues juives à l'influence de l'hébreu comme langue de contact, tout comme les anglicismes en français, les slavismes en hongrois ou les arabismes en espagnol. Certes, les langues de contact sont source de transfert lexical. Il n'y a là rien d'exceptionnel. Or, rappelons-le, entre l'an 200 et l'an 1900 l'hébreu n'est la langue vernaculaire d'aucune communauté linguistique. Il s'ensuit qu'il ne peut être la langue de contact d'aucune langue vernaculaire. Comment est-ce alors possible que le yiddish parlé au Moyen Âge emploie des milliers d'hébraïsmes lexicaux ? Avec quelle communauté linguistique les yiddishophones entrent-ils en contact pour emprunter ces mots ?

Yishaï Neuman

La réponse est claire : à l'exception d'un nombre infime de mots hébreux qui n'ont jamais été abandonnés par les Juifs, quelle qu'ait été la langue parlée en tel ou tel temps et lieu, les mots hébreux qui s'emploient dans les langues juives sont issus des livres. La lecture régulière des prières quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles et annuelles, la lecture publique à haute voix du Pentateuque et des Prophètes, la familiarité avec le commentaire de Rashi, le statut populaire des Maximes des Pères, etc., reviennent à un contact constant avec le patrimoine littéraire juif. Cette bibliothèque usuelle est en effet source de mots d'abord oralisés de l'écrit et ensuite, par un processus progressif, intégrés dans les langues vernaculaires.

On pourrait s'interroger pour savoir si ces mots sont restés lettres mortes dans les langues d'accueil ou s'ils ont vraiment été parlés. Pour dissiper le doute, on peut prendre comme preuve les hébraïsmes lexicaux des langues juives médiévales qui sont passés dans les langues environnantes, car si ces mots n'avaient pas été employés oralement, ils n'auraient pas pu être adoptés dans les langues de voisinage.

Supposer un usage oral des hébraïsmes en yiddish est la seule façon de rendre compte des 300 pages du *Kleines Lexikon deutscher Wörter jiddischer Herkunft* « Petit dictionnaire de mots allemands d'origine yiddish » (Althaus 2003), ainsi que les yiddishismes notés par le dictionnaire étymologique allemand *Kluge Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, car l'origine génétiquement commune de l'allemand et du yiddish implique que la majorité de ces mots soient d'origine hébraïque et araméenne. Leur présence en allemand prouve ainsi que leur emploi en yiddish n'était pas seulement littéraire, mais aussi et peut-être surtout vernaculaire. Une liste non exhaustive de quelques termes (Neuman 2009, p. 274-278) illustre l'impact de l'hébreu livresque, sur l'allemand dialectal, par le transfert depuis l'hébreu non vernaculaire, à travers le yiddish. D'autres travaux scientifiques, articles et dictionnaires étymologiques font le point sur les hébraïsmes populaires non ecclésiastiques qui sont passés, suivant les mêmes modalités, en polonais, en russe, en hongrois, en roumain. Un travail d'ensemble reste à entreprendre.

6. L'EFFET DE L'HÉBREU RABBINIQUE ASHKENAZE SUR L'HÉBREU MODERNE

La langue rabbinique des *Reponsa* emploie souvent des termes classiques, dans des acceptions et tournures différentes de celles de l'hébreu classique. Ces emplois sont parfois restés en hébreu littéraire moderne et de là ont été vernacularisés pour intégrer l'hébreu parlé.

6.1. Le connecteur de concession *בכל זאת be-kól zot* « pourtant »

La locution *בכל זאת be-kól zot* est attestée en hébreu biblique, mais pas au sens concessif « pourtant ». Sa première interprétation concessive figure dans le *Midrash des Psaumes*, connu depuis le XI^e siècle. Alors que Rashi, Maïmonide et leurs contemporains ne l'emploient pas dans ce sens, elle devient fréquente dans cette acception dans la langue des *Responsa* ashkénazes à partir du XVIII^e siècle et intègre ainsi la littérature moderne. En hébreu israélien la locution signifie « pourtant » et son intonation initiale *be-KOL zot* corrobore son sens concessif, à côté d'autres locutions concessives (Kaddari 1990, p. 329-330).

6.2. L'intensificateur *כול-כל kol-kak* « tellement »

La locution *כול-כל kol-kak* figure en hébreu mishnique où elle signifie « tout cela » faisant référence à l'énoncé précédent, surtout dans les tournures interrogatives comme *כל-כך למה*

L'évolution de l'hébreu écrit sans hébreu parlé

kol-kaḳ láma « tout cela, pourquoi ? ». En hébreu moderne, à la fois écrit et parlé, on emploie cette locution au sens adverbial d'intensificateur, par exemple *היא כל-כך יפה hi kol-kaḳ yafa* « elle est tellement belle ». D'où vient cette acception ? Dans les midrashim tardifs (*Exode Rabba, Tanhuma, Midrash Psaumes*), à partir du X^e siècle, la locution signifie d'abord « une (grande) quantité » et par glissement sémantique aussi « très, tellement ». Sa fréquence dans ce sens augmente chez Rashi et dans l'œuvre monumentale de Maïmonide *Mišné Tora* (XI^e s.), d'où son intégration en hébreu médiéval, en hébreu littéraire moderne et en hébreu israélien.

6.3. L'adverbe *ממש* *mamaš* « réellement »

En hébreu moderne, le mot *ממש* sert dans un registre soutenu, réservé essentiellement à l'écrit, de substantif au sens « consistance », comme dans *הצלחה של ממש hatslaxa šel mamaš* « un succès bien tangible », signifiant « un véritable succès ». Dans un registre caractéristique de l'hébreu parlé, ce mot est un adverbe d'intensification et d'insistance, comme *ממש יפה mamaš yafa* « réellement jolie » ou encore *ממש נהנינו בים mamaš ne^henenu ba-yam* « on s'est vraiment éclatés à la plage ». Alors que l'hébreu écrit peut, sous certaines conditions, admettre *mamaš* au sens vernaculaire, l'hébreu parlé l'emploie seulement comme un intensificateur. Pour déceler la source de la variation, il faut parcourir l'évolution du mot à travers les sources littéraires et linguistiques, car elles divergent à un moment donné (Kaddari 1984 ; 1990, p. 332-333 ; 1991, p. 69-92).

En hébreu classique, *mamaš* est absent de l'hébreu biblique mais se trouve en hébreu mishnique avec l'acception de « réalité, consistance », par exemple *אם יש ממש בדבריך שומעין im yeš mamaš bi-dvarav šom'im lo* « si ses propos ont de la substance, on l'écoute » (Mishna, Sanhedrin, 5,4). L'hébreu amoraïque, déjà post-vernaculaire et donc exclusivement littéraire, emploie ce terme aussi comme un adverbe postposé au noyau avec le sens métalinguistique « au sens propre du terme », fonction que Rachi exprimera plus tard par l'adverbe *כפשוטו ki-fšuto* « au sens littéral », ou encore *פשוטו כמשמעו pšuto ke-mašma'o*. Ensuite, la fonction métalinguistique « au sens propre » sert de tremplin pour une évolution sémantique aboutissant au sens « réellement, très, beaucoup », que le terme acquiert en yiddish médiéval, développement comparable à celui de l'adverbe anglais *very* « très », originaire de l'adjectif français *vrai*, mais dont le sens adjectival survit dans l'expression figée *in this very moment*. Ainsi, les *Responsa* composés en domaine ashkénaze emploient *ממש* *mamaš* au sens qu'a *mameš* en yiddish vernaculaire, alors que l'hébreu composé à la même période mais ailleurs ne fait pas apparaître ce développement. Kaddari (1990, p. 334) conclut :

Il s'ensuit que l'emploi fréquent de *ממש* *mamaš* en tant qu'intensificateur en hébreu moderne (comme *זה ממש מדהים ze mamaš madhim* « c'est vraiment ahurissant » en hébreu parlé) ne doit pas être considéré comme la continuation de la langue mishnique, mais plutôt comme l'effet de l'influence de l'hébreu médiéval, exercée par des voies susceptibles de l'avoir transférée de l'hébreu médiéval à l'hébreu de nos jours (la médiation de la langue maternelle des pionniers de l'hébreu parlé en Europe orientale, le yiddish, aurait été susceptible de favoriser ce transfert).

Sur le rôle du yiddish dans cet épisode, Kaddari paraît trop prudent. Même si les pionniers de la vernacularisation de l'hébreu littéraire provenaient de milieux religieux et connaissaient sans doute les textes classiques et les prières, ils devaient certainement ignorer la littérature des *Responsa*, car seules les personnes qui approfondissent les études rabbiniques en ont connaissance. Il ne paraît donc pas raisonnable de penser que les textes des *Responsa* aient été la source de l'emploi vernaculaire de *ממש* *mamaš* en hébreu israélien. L'hébreu médiéval, par

Yishai Neuman

définition exclusivement scriptural, est une source moins probable qu'une source vernaculaire, et c'est pourquoi il faut considérer le yiddish comme l'origine de cet emploi, à la fois dans les documents hébraïques rédigés au Moyen Âge par des yiddishophones et dans l'hébreu parlé qui a germé dans la bouche des pionniers, eux aussi yiddishophones. En somme, au lieu d'adopter un modèle « yiddish → hébreu littéraire médiéval → hébreu parlé moderne », mieux vaut parler de deux transferts parallèles : d'abord « yiddish → hébreu médiéval », et quelques siècles plus tard « yiddish → hébreu moderne ». On comprend bien que si l'hébreu scriptural n'était pas pratiqué par les yiddishophones et que le yiddish était ouvert vers le patrimoine hébreu littéraire, ce mot ne se serait pas introduit en yiddish, ni *ex scripto* ni autrement, et l'hébreu israélien ne l'aurait pas employé dans un sens autre que celui qu'il avait en hébreu classique. L'accessibilité des yiddishophones à l'hébreu littéraire est donc un facteur sans lequel l'hébreu moderne vernaculaire n'aurait pas employé le mot *mamaš* comme un intensificateur.

7. LES QUATRE SAISONS : DE LA LITTÉRATURE MODERNE À L'HÉBREU VERNACULAIRE

Une *kétoubah* (contrat de mariage) décorée, originaire de Corfou (1819), fait apparaître des motifs encerclés, dont quatre, dans chaque coin, symbolisent les quatre saisons climatiques et comportent leurs noms (Davidovitch 1968, p. 65 [coll. Stieglitz, Tel-Aviv]) :

L'évolution de l'hébreu écrit sans hébreu parlé



Or, les noms des saisons accompagnant les motifs sautent aux yeux : autant on reconnaît les termes קיץ *qáyis* « été » et חרף *hóref* « hiver », autant on est surpris de voir קור *gor* « froid » et חום *hom* « chaleur » au lieu des termes connus סתיו *stav* « automne » et אביב *'aviv* « printemps ». Le fait que les deux mots manquants sont connus de l'hébreu biblique ne fait qu'accroître l'étonnement. Qu'en est-il ?

À l'image du climat de la terre de Canaan, l'hébreu classique ne connaît que deux périodes climatiques : קיץ *qáyis* « été » et חרף *hóref* « hiver » en hébreu biblique et ימות החמה *yemot ha-ḥama* « les jours du soleil » et ימות הגשמים *yemot ha-gšamim* « les jours des pluies » en hébreu mishnique. Les termes attendus סתיו *stav* et אביב *'aviv* sont certes attestés en hébreu biblique, mais ils ne signifient ni « automne » ni « printemps ». Ainsi, le parallélisme avec « pluie » et la description de la saison qui suit confèrent à la seule occurrence de סתיו *stav* en hébreu biblique le sens « hiver » (Cantique des Cantiques 2,11) :

Car voilà l'hiver qui est passé,
la saison des pluies est finie,

כי-הנה הסתיו עָבַר
הגֶּשֶׁם חָלַף

Yishai Neuman

elle a cédé la place.

הִלָּךְ לוֹ

Il s'ensuit que les deux termes, le courant חֹרֵף *hóref* et le rare סְתָו *stav*, signifient « hiver » en hébreu biblique. De même, toutes les occurrences bibliques du terme אָבִיב *'aviv* lui confèrent le sens « épis (verts) », ex. Lévitique 2,14 :

Lorsque tu offriras au Seigneur
l'oblation des prémices, c'est en épis
torréfiés au feu, réduits en gruau pur,
que tu offriras l'oblation de tes prémices.

וְאִם-תִּקְרִיב מִנְחַת בְּכוֹרִים
לִיהוָה אָבִיב קִלּוֹי בְּאֵשׁ גָּרֶשׁ
כַּרְמֶל וּתְקַרִיב אֶת מִנְחַת
בְּכוֹרֶיךָ

Alors que la *kétoubah* corrobore les faits lexicaux de l'hébreu classique, l'ouvrage למודי הטבע *limudei ha-téva* « Les sciences naturelles », rédigé en hébreu et publié à Tchernivtsi en 1836 par M. Yovel décrit, un système climatique à quatre saisons, dont les termes annoncent ceux de l'hébreu moderne : אָבִיב *'aviv* « printemps », קִיץ *qáyits* « été », חֹרֵף *xóref* « hiver » et סְתָו *stav* « automne ». On sait que Yovel n'est pas à l'origine de l'évolution sémantique par laquelle le terme « épis verts » se met à signifier « la période de l'année où les épis verts deviennent mûrs », car celle-ci est connue précédemment en hébreu médiéval, et on n'est pas certain qu'il soit à l'origine de l'évolution sémantique par laquelle le synonyme rare de « saison pluvieuse » se limite à « automne » et limite à « hiver » la portée sémantique de l'autre synonyme. Mais on a la certitude que ces évolutions sémantiques se sont produites pendant la période non vernaculaire de l'hébreu, que l'auteur de la *kétoubah* de 1819 ne les connaissait pas, mais que « Les sciences naturelles », faisant office de vulgarisation scientifique en hébreu moderne écrit (1756-), bien avant que l'idée d'un hébreu moderne parlé (1881-) n'ait conquis les esprits, a suffi pour stabiliser la nouvelle division taxonomique des saisons en hébreu, au point que lors de la vernacularisation de l'hébreu écrit, la question des saisons ne se pose plus (Sarfatti 2001, p. 277-278).

8. CONCLUSION SUR L'HISTOIRE DE L'HÉBREU

L'hébreu écrit est un grapholecte dont l'évolution n'a jamais cessé, qu'il existe une langue que l'on pouvait appeler « hébreu » ou non. Désormais dans l'étude de l'histoire de l'hébreu, il faut éviter l'amalgame entre hébreu parlé et hébreu écrit. Et puisque les deux « hébreux » évoluent en parallèle et entretiennent une autonomie réciproque, il faut pouvoir considérer les faits de l'hébreu écrit indépendamment de ceux de l'hébreu parlé, sans perdre de vue d'éventuelles passerelles, quand les conditions socioculturelles favorisent le transfert. Le contact entre l'hébreu écrit et les langues vernaculaires parlées par les Juifs a enrichi ces dernières tout au long de l'histoire et a abouti à la formation d'une nouvelle langue, l'hébreu moderne parlé. Les faits considérés démontrent que par « renaissance » de l'hébreu il faut entendre non pas la reprise de l'hébreu classique, mais la vernacularisation de l'hébreu écrit de la fin du XIX^e siècle. On découvre ainsi que les diverses formes d'hébreu écrit sans hébreu parlé, tout au long des siècles, méritent l'attention de la linguistique, ne serait-ce qu'au titre

L'évolution de l'hébreu écrit sans hébreu parlé

du rôle, encore insuffisamment appréhendé, qu'elles ont joué dans l'évolution des langues au sens propre.

9. CONCLUSION SUR LE STATUT SÉMIOLOGIQUE DE L'ÉCRITURE

La séparation perceptive entre *langue* et *écriture* constitue une des avancées les plus importantes de la linguistique moderne. Mais, la réduction de l'écriture à un système second à la langue, faisant office de représentation, est sans fondement. En effet, considérer que la « représentation écrite » de la langue est chose naturelle et que des grapholectes sans langue comme le latin médiéval ou l'hébreu médiéval seraient artificiels confère à l'écriture un statut naturel qu'elle n'a pourtant pas. Et ceci, abstraction faite de la présence ou l'absence d'une langue vernaculaire portant le même glottonyme, car parler est un instinct naturel, universellement humain, alors que le savoir lire et écrire est un *art* que l'on apprend volontairement, d'où son caractère universellement *artificiel*.

La vision autonome de la langue et de l'écriture permet de les considérer comme systèmes sémiotiques en contact, d'où la possibilité de transfert, comme pour les langues en contact. Le transfert sémiotique du type *scripto-linguistique*, c'est-à-dire le transfert « écriture → langue », consiste en la vernacularisation d'éléments écrits. Ce type de transfert n'enlève pas à la langue sa primauté *ontogénétique* et *phylogénétique* par rapport à l'écriture, mais il lui enlève la prétendue primauté *logique* par rapport à l'écriture.

La vernacularisation d'éléments écrits est à l'origine de la plupart des hébraïsmes dans les langues juives. Elle est aussi à l'origine de l'hébreu moderne parlé et constitue par là le point culminant du phénomène de transfert « écriture → langue ». D'autres cas de figure de ce type de transfert sémiotique sont également connus, comme la formation savante et l'emprunt aux corpus littéraires patrimoniaux dans bien des cultures. Le cas de l'hébreu témoigne du rôle actif que joue l'écriture dans l'évolution des langues. Ce rôle autonome de l'écrit rend non pertinente la vision de l'écriture comme fonction représentative de la langue et fait une place dans la théorie linguistique à l'influence de l'écriture sur la langue.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHAUS, Hans Peter (2003) *Kleines Lexikon deutscher Wörter jiddischer Herkunft*, München, C.H. Beck.
- AVINERY, Isaac (1940) היכל רש"י יצחק. *Heical Rashi: Encyclopedia in five volumes, containing alphabetically all that Rashi created in the field of language and exegesis*, vol. I: New words and expressions, Tel-Aviv.
- BAR-ASHER, Moshe (1996) מקומה של הארמית בעברית החדשה. משה. בר-אשר, "The Place of Aramaic in Modern Hebrew", *Evolution and Renewal: Trends in the Development of the Hebrew Language*, Jerusalem, The Israel Academy of Science and Humanities, 14-76.
- BLAU, Joshua (1970) *On Pseudo-Corrections in Some Semitic Languages*, Jerusalem, The Israel Academy of Humanities.

Yishai Neuman

- BREUER, Yoḥanan (1987) "On the Hebrew Dialect of the Amoraim in the Babylonian Talmud", מחקרים בלשון ב-ג, *Language Studies* 2-3, 127-153; English abstract: p. XV-XVI.
- BREUER, Yoḥanan (1998) "On the Hebrew dialect of the Amora'im in the Babylonian Talmud", *Scripta Hierosolymitana* 37, 129-150.
- DAVIDOVITCH, David (1968) דוידוביץ, דוד. הכתובה בעיטורים *The Ketuba: Jewish Marriage Contracts Through the Ages*, foreword by Cecil Roth, Tel-Aviv, Lewin-Epstein.
- DOTAN, Aron (1990) « De la Massora à la grammaire : les débuts de la pensée grammaticale dans l'hébreu », *Journal asiatique* 278, 13-30.
- EVEN-SHOSHAN, Avraham (2003) מילון אבן-שושן, אברהם. *Le nouveau dictionnaire*, 6 vols., Jérusalem, Le nouveau dictionnaire.
- Gamliel, Ḥanokh (2008) גמליאל, חנוך. פירוש רש"י לתורה כמפעל של חיזוק השפה העברית "The Contribution of Rashi's Torah Commentary to the Hebrew language", Maman, Aharon et alii (eds.), שיערי לשון *Sha'arei Lashon: Studies in Hebrew, Aramaic and Jewish Languages Presented to Moshe Bar-Asher*, vol. 1, Jerusalem, Bialik Institute, 115-127.
- GOLDENBERG, Esther (2007 [1972]) "Medieval Hebrew Language – Original Prose Works and Translations", *Encyclopedia Judaica*², vol. 8, 659-671.
- HALKIN, Abraham Solomon and Sáenz-Badillos, Angel (2007 [1972]) "Translation and Translators", *Encyclopedia Judaica*², vol. 20, 94-102.
- KADDARI, Menahem Zevi (1970) קדרי, מנחם-צבי. מירושת לשון ימי הביניים *The Medieval Heritage of Modern Hebrew Usage*, Tel-Aviv, Dvir.
- KADDARI, Menahem Zevi (1984) "Hebrew *mikol-makom*, *mamash* and *nitpa'el* in Responsa Literature (with Reference to Probable or Possible Influence on Hebrew)", *Jewish Language Review* 4, 30-33.
- KADDARI, Menahem Zevi (1990) קדרי, מנחם-צבי. השתקפותה של העברית של ימי הביניים בעברית לשוננו נד « Le reflet de l'hébreu médiéval en hébreu contemporain », *Leshonenu* 54, 325-334.
- KADDARI, Menahem Zevi (1991) קדרי, מנחם-צבי. תחביר וסמנטיקה בעברית שלאחר המקרא *Syntax and Semantics in Post-Biblical Hebrew*, Ramat-Gan, Bar Ilan University.
- MAMAN, Aharon (1991) ממן, אהרן. העברית המושפעת מן הערבית « L'hébreu influencé par l'arabe au Moyen Âge », *Mahanayim* 1, 106-115.
- NEUMAN, Yishai (2009) *L'influence de l'écriture sur la langue*, thèse de doctorat, Paris : Université de la Sorbonne Nouvelle.
- NÖLDEKE, Theodor (1911) "Semitic Languages: Medieval and Modern Hebrew", *Encyclopedia Britannica*, 11th edition, vol. 24, 622.
- RABIN, Chaim (1974) « La langue de Rachi », *Rachi : ouvrage collectif*, Paris, Service technique pour l'éducation, 103-122.
- RUBIN, Aaron D. (2008) "The Paradigm Root in Hebrew", *Journal of Semitic Studies* 53, 29-41.
- SÁENZ-BADILLOS, Angel (1993) *A History of the Hebrew Language*, New York, Cambridge University Press.

L'évolution de l'hébreu écrit sans hébreu parlé

SARFATTI, Gad ben-Ami (1985) צרפתי, גד בן-עמי. התקרבות העברית לשונות אירופה בתיווך « Le rapprochement de l'hébreu aux langues européennes par la médiation de l'arabe », מחקרים בלשון א, *Language Studies* 1, 251-260.

SARFATTI, Gad ben-Ami (2001) העברית בראי הסמנטיקה *Semantic Aspects of Hebrew*, Jerusalem, The Academy of the Hebrew Language.

SEGAL, Moses H. (1908) "Mišnaic Hebrew and Its Relation to Biblical Hebrew and to Aramaic", *Jewish Quarterly Review* 20, 647-737.